

FRÉDÉRIC BERTRAND

## UNE SCIENCE SANS OBJET ?

### L'ethnographie soviétique des années 20-30 et les enjeux de la catégorisation ethnique

L'une des principales conséquences de la lente maturation à la fois institutionnelle, scientifique et sociale de l'ethnographie russe qui l'a conduite à trouver sa place dans le corpus des sciences, a été de consacrer cette discipline en tant que domaine spécifique d'études de la composante ethnique (ethnicité). Reposant sur une approche pluridisciplinaire principalement fondée sur la géographie, l'archéologie, la biologie puis par la suite la linguistique, l'étude de l'ethnicité a eu quelque peu de mal à assurer sa transformation au contact de catégories dites marxistes sans cesse sujettes à surenchère.

Cependant, la persistance d'une nette volonté de conserver à l'ethnographie les spécificités de ses objets et de ses méthodes de recherche via la transformation et l'adaptation de ses catégories, constitue la trame essentielle d'un certain nombre de débats qui ont agité l'ethnographie soviétique des années 1920-1930<sup>1</sup>. La dimension conflictuelle nous introduit dès lors dans un contexte d'enjeux (de langage) autour de la définition de l'ethnicité. En effet, le flou entourant la définition ethnographique de l'ethnicité, et plus largement de la *nationalité* (*narodnost'* et *nacional'nost'*), n'a d'équivalent que celui de Lenin lui-même, lorsqu'il évoquait cette question. Pour ce dernier, *nacija*, *narodnost'* et *narod* sont des notions toutes synonymes<sup>2</sup>. Quant à Stalin, il a soutenu jusqu'en 1921 l'idée de la non-correspondance entre la nation (*nacija*) (catégorie historique) et la tribu (*plemja*) (catégorie ethnographique).

---

1. Voir F. Bertrand, *L'anthropologie soviétique des années 20-30. Configuration d'une rupture*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux, 2002.

2. M. V. Krjukov, "Čitaja Lenina" (rozmyšlenija etnografa o problemah teorii nacii) (« À la lecture de Lenin ». Réflexions d'un ethnographe sur les questions posées par la théorie de la nation), *Sovetskaja etnografija*, 4, 1989, p. 9.

La diversité des sens accordés à ces notions se retrouve également dans leur mode de représentation et de promotion. Si dans leur ensemble les entreprises de cartographie ethnique relèvent de la tentation encyclopédique de prétendre pouvoir fixer exhaustivement les différences culturelles sur un territoire donné, les musées ethnographiques, faisant appel de plus en plus fréquemment au principe d'exposition de la partie pour le tout, favorisent en effet la montée en force d'une évidente parcellisation, d'une singularisation propre à la réification d'un « présent ethnographique ».

Tout d'abord rejetée, sans doute dans le cadre du désaveu public infligé à l'ethnographie non marxiste, la priorité accordée à l'explication de l'ethnicité et à l'exposition de ses « marqueurs » a finalement trouvé, de façon paradoxale, à s'articuler avec le projet scientifique marxiste qui a phagocyté l'ethnographie soviétique durant les années 30.

### Une classification à dimension variable

Durant les années 20, le concept d'*ethnos* coexiste dans l'ethnographie russe avec des concepts qui en sont les corollaires (*narodnost'*, *nacional'nost'*) et qui sont également directement liés aux paradigmes propres à chacune des écoles ethnographiques constitutives de ce que nous appelons « l'ethnographie soviétique ». Malgré ses incontestables qualités, son actualité<sup>3</sup>, sa nature pluridisciplinaire propre à des alliances prometteuses avec des disciplines plus en vue, l'impact du concept d'*ethnos* est quasi nul. Il faut sans doute y voir une des conséquences de la place prometteuse mais finalement marginale des activités de son concepteur, S. M. Širokogorov (1887-1939), au sein du Musée d'anthropologie et d'ethnographie (MAE) de Petrograd, brutalement interrompues par la guerre civile qui le bloque à Vladivostok avant son départ définitif pour la Chine en 1922.

Francine Hirsch<sup>4</sup> nous rappelle que dans la confusion régnant dans la définition des catégories allant jusqu'à l'équivalence entre *narodnost'* et *nacional'nost'*, le concept d'*ethnos* ne parvient pas à emporter l'adhésion des ethnographes les plus

3. Dans le contexte très spécifique de l'Europe de l'après-Première Guerre mondiale, l'ethnologie français Arnold Van Gennep considère l'unité nationale, et par extension l'unité de l'*ethnos*, comme une vue de l'esprit. De fait, Van Gennep s'achemine en direction de la toute première analyse anthropologique du discours historique en tant que représentation (symbole historique), par le biais de son étude des conditions d'élaboration des cartes ethnographiques (symbole cartographique). A. Van Gennep, *Traité comparatif des nationalités*, Paris, Editions du CTHS, 1995 (1<sup>re</sup> éd. Paris : Payot & Cie, 1921), p. 201-209. On sait que S. M. Širokogorov refusait, pour sa part, l'emploi du terme *narod*, S. M. Širokogorov, *Mesto etnografii sredi nauk i klassifikacija etnosov (La place de l'ethnographie parmi les sciences et la classification des ethnos)*, Vladivostok, Svobodnaja Rossija, 1922, p. 4-7. Dans un autre article, ce dernier explicite sa pensée en précisant que : « [...] bien que les "nations" existent en réalité [...] le concept appelé "nation", qui est l'objet essentiel des études historiques, n'est souvent que pure abstraction », *id.*, « La théorie de l'*ethnos* et sa place dans le système des sciences anthropologiques », *L'Ethnographie*, 32, 1936, p. 103-104.

4. F. Hirsch, *Empire of nations : colonial technologies and the making of the Soviet Union (1917-1939)*, Ph D. histoire, Princeton University, 1998, p. 27 et 35.

impliqués dans l'expertise<sup>5</sup>. Les réactions de méfiance s'expliquent tout aussi aisément, si on considère la profusion de sens, et par voie de conséquence, la confusion qui semble en découler, caractérisant l'emploi de la catégorie d'*ethnos*. *Ethnos*, *tribu* ou *nationalité* (*narodnost*) sont synonymes<sup>6</sup> pour le concepteur de cette catégorie, qui, de plus, emploie le terme de *gruppy etnosov* (groupe d'ethnos) sans pour autant préciser d'éventuels synonymes.

Tout autant linguistiques, géographiques, biologiques que sociales, ces différentes conceptions de la diversité culturelle constituent le parfait reflet de la dépendance et de la réceptivité de l'ethnographie vis-à-vis d'autres disciplines capables de rehausser sa légitimité et de reconnaître la spécificité de l'approche ethnographique, en lui conférant un objet et une place dans la classification des sciences.

### Un compromis autour du concept d'*ethnos* ?

Face à une telle situation, pourquoi ce concept si peu employé tient-il une telle importance dans les tentatives de déstabilisation de la discipline ? Son recours traduit-il une réelle intention de démasquer les pratiques de routine dans les pratiques quotidiennes des ethnographes ou est-ce un simple subterfuge ? Il convient de s'interroger sur le maintien de la spécificité ethnique comme projet fondateur de l'ethnographie, en ayant à l'esprit les tentatives marristes de mainmise sur les institutions et le discours autorisé en matière de politique des nationalités.

Ce n'est donc qu'à la fin des années 20 que l'*ethnos* apparaît vraiment dans le discours des sciences sociales, mais uniquement dans un sens négatif puisqu'il est alors instrumentalisé par les tenants de la disparition de l'ethnographie en tant que science à part entière.

C'est le sens que donne le disciple du linguiste et archéologue N. Ja. Marr, V. B. Aptekar' (1899-1937), à son intervention « Marxisme et ethnogéographie » lue à la conférence des historiens-marxistes d'URSS (28 décembre-4 janvier 1928). L'aspect confidentiel de cette conférence n'a cependant rien à voir avec l'ampleur des retombées de la réunion des ethnographes de Moscou et de Leningrad (5-11 avril 1929). Les débats qui s'ensuivent donnent l'occasion de retrouver ce

---

5. L'ethnologue et anthropologue D. A. Zolotarev (1885-1935), secrétaire de la Commission de l'Académie des sciences pour l'étude de la composition tribale (Komissija Vsesojuznoj Akademii Nauk po Izučeniju Plemennogo Sostava — KIPS de 1919 à 1921 et responsable de son département Europe de fin 1921 à fin 1930, emploie pour sa part le terme de *etničeskaja gruppy* (groupe ethnique). Il semble cependant que, chez lui, le terme de *narodnost* s'entende au sens du pluriel de *etničeskaja gruppy* ; voir à ce propos D. A. Zolotarev, « Rabota Komissii Vsesojuznoj Akademii Nauk po Izučeniju Plemennogo Sostava » (1917-1927) (Les travaux de la KIPS), *Naučnyj rabotnik*, 12, 1927, p. 49. Pour ce qui est de l'autre grande figure de la KIPS, S. I. Rudenko, voir F. Hirsch, *Empire of nations...*, op. cit., p. 178-179.

6. C'est ainsi qu'il définit l'*ethnos* : « Tout groupe de personnes parlant la même langue, conscient d'être issu d'une même origine, possédant un ensemble de coutumes, un mode de vie particulier, des traditions conservées et spécifiques qu'il préserve des autres groupes, peut être appelé *ethnos*, tribu ou nationalité (*narodnost*). C'est cette unité ethnique qui est l'objet de la science ethnographique. », S. M. Širokogorov, *Mesto etnografii...*, op. cit., p. 4.

concept sans pour autant que le nom de Širokogorov soit jamais cité. Dès lors, le concept d'*ethnos* devient un enjeu dans le conflit de légitimité opposant différentes définitions de l'objet et des méthodes de recherche de l'ethnographie et parvient à faire l'unanimité au sein de courants les plus divers, y compris au sein des rangs « marxistes ».

Cette réunion a, à plus d'un titre, valeur de symbole. Elle est en effet la première réunion nationale des ethnographes russes depuis celle de 1909. Organisée par l'Académie d'histoire de la culture matérielle (Gosudarstvennaja Akademija Istorii Material'noj Kul'tury — GAIMK)<sup>7</sup>, à laquelle elle prête le cadre grandiose de ses locaux (le Palais de marbre), la réunion des ethnographes de Moscou et de Leningrad est censée mettre en scène l'unité de l'ethnographie soviétique face aux grandes questions mettant en jeu son devenir, autrement dit mettre en scène son allégeance à la « marxisation » de la société. C'est d'ailleurs ce qui ressort de la plupart des comptes rendus parus dans la presse scientifique et de vulgarisation qui ont relaté l'événement<sup>8</sup>.

Au-delà de la fabrication et de l'officialisation *a posteriori* d'une rupture paradigmatique, il apparaît également qu'à cette occasion tous les ethnographes (sauf peut-être V. B. Aptekar' qui n'est présent que pour faire de l'agitation en faveur de la japhétidologie), marxistes ou non, sont là pour promouvoir l'ethnologie pour les uns et l'ethnographie pour les autres, pour prouver, argumenter son utilité, convaincre de leurs compétences et de leur capacité d'expertise.

À partir de cette réunion, l'historiographie officielle soviétique a très rapidement considéré, avec le soutien d'une partie des représentants de l'ancienne génération d'ethnographes, que l'embryon de la nouvelle ethnographie soviétique (par ses méthodes, ses approches et ses finalités) s'était constitué autour d'une poignée d'anciens détenus politiques, formés à l'ethnographie sur leur lieu d'exil sibérien ou dans les grandes capitales européennes. Toute relation d'utilité, de subordination à la commande de l'État ou de particuliers, était ainsi gommée. L'ethnographie soviétique venait au monde dans une parfaite fidélité aux principes combattifs du nouveau pouvoir. Dans le contexte soviétique, l'affirmation de l'origine de classe de l'ethnographie et de son utilité comme outil idéologique constitue un important principe de légitimation.

Le plus important reste de comprendre comment certains ethnographes ont essayé de « sauver » la notion d'*ethnos*, autant dire, la légitimité scientifique de leur discipline, en la tirant, de façon un peu magique, du côté de l'approche sociale. Il

---

7. Instituée en 1919, elle se compose de trois sections : ethnographie, archéologie et histoire de l'art. Dirigée dès sa création par N. Ja. Marr, la GAIMK sera intégrée à l'Académie des sciences de l'URSS en 1937. De la fin des années 1920 à celle des années 1930, la GAIMK s'affirmera, tout d'abord, en tant que censeur des sciences sociales soviétiques, puis comme promoteur de la pratique stalinienne de l'ethnographie qui conduira cette dernière à n'être officiellement plus qu'une discipline figée dans l'étude des sociétés traditionnelles et la quête des origines et ravalée au rang de science auxiliaire de l'histoire. La GAIMK abritait également une Commission d'élaboration de la carte des religions et du mode de vie en URSS. Voir « Hronika » (Chronique), *Sovetskaja etnografija*, 1-2, 1931, p. 169.

8. Voir notamment *Etnografija*, 2, 1929, p. 110-144, et *Čelovek i priroda*, 8, 1929, p. 50-51.

s'agit là, en quelque sorte, de revenir sur les différents enjeux liés au maintien de la notion d'*ethnos* à condition de l'inscrire non plus dans la sphère traditionnelle des sciences naturelles désormais triviale, mais dans celle, dès lors plus acceptable, de la sociologie, voire mieux, de l'histoire.

Lors de la réunion, l'historien et ethnologue moscovite P. F. Preobraženskij (1894-1941) aborde le terrain avec beaucoup de pertinence et de prudence. Preobraženskij tient cependant un discours appelant à la « déconstruction » de la notion d'*ethnos* :

Je pense que même un autre concept qui a été ici plusieurs fois employé, le concept d'*ethnos*, n'a de sens que lorsque nous l'employons en tant que quantité finie maximale, sur laquelle on s'appuie comme sur une certaine nature qui, suivant une certaine loi immanente, deviendra finalement une nature métaphysique. Il est essentiel de montrer comment nous construisons cet *ethnos*, d'où il vient. Ce n'est que comme cela que l'on pourra parler de ce terme. Et pour ce qui est de l'employer en tant que quantité finie, nous n'en avons absolument pas besoin<sup>9</sup>.

Partisan du terme *ethnologie*<sup>10</sup>, depuis plusieurs années, P. F. Preobraženskij consacre l'essentiel de ses efforts à la recherche d'une structure de la culture (*ethnos*) qui permettrait de dépasser l'hétérogénéité et la diversité des phénomènes étudiés. L'ethnographie doit être capable, selon lui, de mettre au jour les grandes lois du développement culturel. C'est en cela que l'on peut déceler chez P. F. Preobraženskij le projet visant à faire de l'ethnologie soviétique une science globale, conceptuelle, alliant la profondeur de l'analyse historique à la pertinence de l'observation empirique, dans un contexte politique favorable à la mise en avant des spécificités culturelles. Rejetant tout ce que la théorie de l'*ethnos* peut avoir de statique, il lui apporte la dynamique inhérente à la notion d'acculturation empruntée aux diffusionnistes. C'est pour cette raison qu'il s'oppose si farouchement aux tentatives de V. B. Aptekar' de priver l'ethnographie de la notion d'*ethnos*, en l'enfermant dans sa seule dimension biologique et statique.

Au cours des débats, l'idée de spécialisation ne semble plus vraiment aller dans le sens d'une orientation empirique, c'est-à-dire vers la micro-observation et la constitution de sous-disciplines très spécialisées. L'orientation dominante semble plutôt s'inspirer d'un modèle sociologique à la Durkheim, c'est-à-dire aller vers une plus grande abstraction, vers une plus grande capacité de théorisation. L'ethnographie doit-elle devenir une sociologie ? C'est en tout cas une des variantes possibles et souhaitées par P. F. Preobraženskij.

Que l'ethnographie soviétique se « sociologise » ou « s'historicise », P. F. Preobraženskij continue de vouloir tenter de lier certaines des notions et des pratiques de base de l'école « culturalo-historique » (acculturation et diffusion) aux notions développées par les marxistes en ethnographie, notamment autour des « marqueurs » identitaires tels que l'unité linguistique ou ethnique. C'est dans cet équilibre instable

9. Archives MAE, f. K. I, op. 3, d. 7, l. 59.

10. Il est notamment l'auteur du *Kurs etnologii* (*Cours d'ethnologie*) publié en 1929 et unique en son genre.

que semblent vouloir s'installer Preobraženskij et ses disciples. Dans son souci de cautionner son projet de fusion entre diffusionnisme et marxisme tout en gardant à la notion d'*ethnos* sa pertinence scientifique, Preobraženskij met en avant trois objectifs majeurs qui incombent à la recherche ethnographique. Les deux premiers sont l'historicisation et l'étude des croisements et métissages.

La troisième tâche, peut-être la plus importante, est l'étude des cercles culturels eux-mêmes proposés par Graebner. Mais ici, je dois faire une précision. Il me semble que la notion de « cercles culturels » développait de façon extrêmement insatisfaisante l'ancienne notion bien connue d'*ethnos-peuple*. C'est ici que l'on pourrait introduire dans notre science une nouvelle notion que, sans aller jusqu'à prétendre que son introduction présente un caractère original et impératif, je définirais comme une aire-place technico-économique<sup>11</sup>.

Si, à sa façon, P. F. Preobraženskij fait le pari que la sociologisation de l'ethnographie soviétique doit lui assurer une partie de sa légitimité scientifique dans le cadre du nouveau contexte politique, les domaines de son application restent encore à circonscrire. Cette prise de position, à un moment où la sociologie soviétique se trouvait progressivement embriguée et réduite à une simple branche auxiliaire de la philosophie marxiste, ne pouvait qu'en diminuer considérablement la portée.

Si l'abandon pur et simple de la dimension interdisciplinaire et académique de l'ethnographie est soutenu par plusieurs participants, il n'en reste pas moins que l'on trouve chez certains représentants du courant « marxiste », comme l'ethnologue léningradois Ja. P. Koškin (1900-1938), une fidélité indéfectible à l'esprit encyclopédique instillé par l'un des pères fondateurs de l'ethnographie soviétique, L. Ja. Šternberg<sup>12</sup> (1861-1927). Et de fait, dans son intervention du 9 avril, Ja. P. Koškin ne semble manifester aucune attitude de désapprobation vis-à-vis du concept d'*ethnos*, mais se contente de critiquer la classification et la formulation données par Širokogorov dans son ouvrage de 1923<sup>13</sup> pour définir les composantes essentielles de la culture. De l'équivalence entre la culture matérielle et une « *umstvennaja i psihičeskaja dejatel'nost'* », entre la culture sociale et l'organisation de la société, entre la culture spirituelle et la religion et la philosophie, Koškin ne veut retenir que les interactions entre les conditions socio-économiques et la religion comme fondement de la culture matérielle<sup>14</sup>. On trouve également l'historien marxiste V. K. Nikol'skij au nombre de ceux qui entrent en lice dans le but précis

11. Archives MAE, f. K. I, op. 3, d. 7, l. 18.

12. Voir notamment L. Ia. Shternberg, « The social organization of the Gilyak », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, 82, avril 1999 (préface et postface de Bruce Grant).

13. La naissance du concept d'*ethnos* est généralement associée à la publication en 1923 de l'ouvrage de S. M. Širokogorov, *Etnos. Issledovanie osnovnyh principov izmenenija etničeskikh i etnografičeskikh javlenij* (*Ethnos. Recherches des principes fondamentaux du changement des phénomènes ethniques et ethnographiques*), tardivement traduit en anglais (1934) puis partiellement en français (1936). Voir S. M. Širokogorov, *Etnografičeskije issledovanija* (*Recherches ethnographiques*), vol. 1, Vladivostok, Izd. Dal'ne-Vost. Universiteta, 2001, p. 54-57.

14. Archives du MAE, f. K I, op. 3, d. 7, l. 452.

de tenter de faire comprendre qu'en rejetant la notion d'*ethnos*, on prive l'ethnographie de sa spécialisation. Retournant la situation à son avantage, Nikol'skij fait une démonstration exemplaire du style des discours qui permettront aux ethnographes de toutes tendances de se satisfaire du compromis concluant cette réunion :

Aptekar' et moi avons débattu en 1929 du fondement de sa pratique. Il a construit son exposé sur les mêmes matériaux que la commission lui avait remis. S'il fallait une conclusion réaliste, alors il me semble qu'elle serait formulée ainsi : le camarade Aptekar' reconnaît l'existence de l'*ethnos*. Certains ont cru voir un succès dans le fait qu'Aptekar' modifiait les thèses qu'il avait exposées en 1928 à l'Académie communiste. De fait, « l'*ethnos* » existait bien pour lui, mais en raison de la vigueur de la discussion nous ne l'avions pas remarqué. On trouve dans son 10<sup>e</sup> point : « L'*ethnos* nationalité (*narodnost'*) est, du point de vue marxiste, une catégorie historique née des rapports sociaux de production [...] »<sup>15</sup>

Cette intervention, d'une importance considérable pour saisir la portée réelle des débats, n'a bien entendu jamais figuré dans aucun des comptes rendus à partir desquels se sont écrites les histoires successives de cette période de l'institutionnalisation de l'ethnographie soviétique.

Outre V. B. Aptekar', S. P. Tolstov (1907-1976), disciple de P. F. Preobraženskij, maintient la ligne de la condamnation de la notion d'*ethnos*. Le plus remarquable dans ces débats c'est qu'aussi bien pour S. P. Tolstov que pour V. B. Aptekar', le refus de l'*ethnos* n'est qu'un moyen de déstabiliser ceux de leurs adversaires qui occupaient les positions les plus prestigieuses, notamment les représentants moscovites et léningradois de l'école paléoethnologique. Il est tout autant intéressant de constater que S. P. Tolstov se faisait fort, trois ans auparavant, d'encourager l'étude de l'*ethnos* en tant que *structure*<sup>16</sup>. Lors de la réunion, il tente de se dédouaner de sa tentative manquée, justement sous la direction de P. F. Preobraženskij, de lier marxisme et diffusionnisme en mettant en avant le fait qu'il avait abordé la notion d'*ethnos* par le biais de l'acculturation, du métissage, ce qui l'avait ainsi fait retomber sur quelques-unes des positions clés de la théorie japhétique développée par le linguiste et archéologue N. Ja. Marr.

### **La scientificité de la construction de la singularité ethnique : le rôle du musée**

Pour la petite poignée d'ethnographes soviétiques professionnels, ce qui fait la spécificité de l'ethnographie, c'est sa vocation à l'élaboration d'un « portrait ethnique » du peuple étudié, dans le but affiché d'en fixer les particularités

---

15. *Ibid.*, 1. 216.

16. Voir le recueil *Kul'tura i byt naselenija. Etnologičeskie issledovanija i materialy (Culture et mode de vie de la population. Recherches et matériaux ethnologiques)* (Actes de la 2<sup>e</sup> réunion des ethnologues de la région industrielle centrale (CPO), 7-10 décembre 1927), Moscou, 1929, p. 224.

« ethniques », aussi bien anthropologiques qu'ethnologiques, afin de mieux les expliquer<sup>17</sup>.

On peut légitimement s'interroger sur l'importance qu'accordent les ethnographes soviétiques au fait que l'objet de leur recherche s'appelle *ethnos*, *narodnost'* ou *nacional'nost'*. Mais le refus, le détournement ou la valorisation de l'usage de certains termes ne constituent-ils pas des pratiques courantes dans l'activité scientifique elle-même ? Au vu de la teneur des débats de la réunion des ethnographes de Moscou et de Leningrad, il semble que l'essentiel soit pour eux qu'un consensus relatif se dégage non tant sur la désignation mais bien sur l'essence même de leur objet d'étude qui fonde la spécificité des méthodes de l'ethnographie. De ce dernier point découle, bien entendu, la question de sa valorisation. C'est donc tout naturellement que l'on retrouve en parallèle les mêmes débats et les mêmes enjeux autour des modalités de la représentation muséale de la diversité ethnique. C'est ici que se situe la dimension institutionnelle qui est directement liée au processus de légitimation de l'ethnographie soviétique des années 20-30. Face aux nombreuses tentatives de déstabilisation de leur discipline, plusieurs projets ont vu le jour, inspirés par la volonté de maintenir solidement l'ethnographie sur sa base académique traditionnelle qu'est le musée.

Le début des années 1920 est marqué par une vive polémique entre ceux des ethnographes qui veulent faire des expositions grand public et ceux qui s'y opposent au nom de la « science »<sup>18</sup>. Quoi qu'il en soit, par tradition l'exposition ethnographique repose sur le principe légitime de mise en scène de l'ethnicité par zone géographique. En 1925, à l'occasion du bicentenaire de l'institution de l'Académie des sciences une série de petits fascicules décrivant l'histoire et les activités des différents musées et instituts dépendant de l'Académie est éditée. En août paraît celui consacré au MAE. En conclusion on peut lire, sans doute sous la plume de L. Ja. Šternberg, cette affirmation :

[...] le musée remplit les fonctions d'institut de recherche indépendant. Les tâches de ses travailleurs ne se résument pas à la conservation et au traitement scientifique des matériaux accumulés au sein du Musée, mais également à la collecte de nouveaux matériaux par le biais d'expéditions et de l'étude stationnaire systématique des nationalités (*narodnosti*) non étudiées aussi bien en URSS que partout dans le monde<sup>19</sup>.

Un an plus tard, l'ethnologue slaviste B. G. Kryžanovskij (1886-1937), responsable du domaine slave au sein du département d'ethnographie du Musée russe,

---

17. I. I. Šangina, « Russkij fond etnografičeskich muzeev Moskvy i Sankt-Peterburga. Istorija i problemy kompletovanija (1867-1930) » (Le fonds russe des musées ethnographiques de Moscou et de Saint-Petersbourg. Histoire et problèmes de l'acquisition des collections, 1867-1930), Saint-Petersbourg, 1994, p. 87.

18. I. I. Šangina, « Etnografičeskije muzei Leningrada v pervye gody sovetsoj vlasti (1918-1923) » (Les musées ethnographiques de Leningrad durant les premières années du pouvoir soviétique, 1918-1923), *Sovetskaja etnografija*, 5, 1987, p. 78-79.

19. *Muzej Antropologii i Etnografii (MAE)*, Leningrad, 1925, p. 27.

publie un fascicule entièrement consacré aux « Principes d'exposition du musée ethnographique ». Il y affirme :

La nationalité (*narodnost*) est l'unité fondamentale de l'exposition du musée ethnographique. Les nationalités qui appartiennent au même groupe ethnique sont exposées en voisinage direct les unes des autres, en conservant autant que faire se peut la continuité de leur répartition géographique. Il est beaucoup plus difficile de conserver cette même continuité dans le cas des groupes ethniques. Là l'affaire se complique par l'existence de nationalités coupées du groupe et isolées parmi des tribus d'un autre groupe ou bien d'autres nationalités sur lesquelles d'autres groupes ont des prétentions (par exemple les Tchouvaches)<sup>20</sup>.

Autant par tradition que par référence au modèle des statistiques ou de la cartographie ethnique, le principe en vigueur dans les expositions des principaux musées d'ethnographie est celui de la partie pour le tout, notamment par le recours à la synthèse de différentes sources. L'exposition ethnographique fonctionne largement au moyen de la superposition des échelles (macro-micro) suivant le principe du découpage et du voisinage géographique des groupes ethniques exposés. Enfin, par l'exposition d'objets et la mise en scène de la vie quotidienne, l'objectif affiché est de « donner à voir » la singularité. Cette typologie ethnique se matérialise par l'importance accordée à l'objet et plus particulièrement au costume (avec une nette mise en avant des motifs décoratifs), à l'outillage (voire à l'arme) ainsi qu'à l'habitat. Les sections thématiques (habillement, habitat, activités économiques, etc.) sont censées refléter les sphères d'activités les plus prégnantes du quotidien du groupe représenté.

Ce principe va être brièvement remis en question au début des années 30 à la faveur de la déferlante marriste sur l'ensemble des sciences sociales et de l'archéologie.

En effet, différents débats vont voir le jour notamment autour des questionnements concernant la prédominance de l'objet au sein des activités des musées. À l'occasion des conflits théoriques qui déchirent notamment les représentants de la mouvance dominante, c'est-à-dire marriste, en archéologie, le recours à l'image va devenir d'une brûlante actualité. La lutte pour la succession de N. Ja. Marr à la tête de la GAIMK qui oppose S. N. Bykovskij (1896-1936) à F. V. Kiparisov (1886-1936), se reflète bien évidemment dans le domaine théorique. Leurs divergences d'opinion sur la place de l'objet en tant que source historique conduisent les musées aussi bien centraux que régionaux à une sérieuse remise en question de leurs pratiques d'exposition<sup>21</sup>. Le discrédit de l'objet est justifié par le fait qu'il ne fournirait

20. B. G. Kryžanovskij, « Principy ekspozicii etnografičeskogo muzeja » (Principes d'exposition du musée d'ethnographie), *Muzejnoe delo*, 4, 1926, p. 5.

21. N. I. Ivanovskaja, « Etnografičeskije sobranija v oblastnyh muzejah severo-zapada RSFSR (genезis i istorija formirovanija) » (Les collectes ethnographiques dans les musées régionaux du nord-ouest de la RSFSR), in *Iz istorii formirovanija etnografičeskikh kollekcij v muzejah Rossii (XIX-XX vv.) (De l'histoire de la constitution des collections ethnographiques des musées de Russie (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.))*, Saint-Pétersbourg, Gosudarstvennyj Etnografičeskij Muzej, 1992, p. 152.

pas assez d'éléments, de traces sur son origine. Ainsi, lors d'expositions, certains musées ont préféré remplacer les objets par des textes et des illustrations, plutôt que de commettre une faute de « goût ». En effet, alors que tend à s'intensifier la collectivisation, la présence ou l'absence de certains objets du mode de vie pouvait être mal interprétée. Cet épisode aura pour conséquence la systématisation du recours à des parties introductives essentiellement composées de slogans, d'illustrations le plus souvent reprises de la presse, de tableaux statistiques et de schémas. C'est ce qui permet à l'historienne de l'ethnographie russe et soviétique, T. V. Stanjukovič, de parler de véritables « expositions de papiers »<sup>22</sup>.

Cependant, le musée n'en reste pas moins l'enjeu privilégié des projets d'institutionnalisation. Tout au long des années 30, les ethnographes soviétiques ont eu une marge de manœuvre suffisamment importante pour leur permettre d'initier un grand nombre de projets d'institutionnalisation qui, au final, ont permis à l'ethnographie de s'ancrer plus ou moins solidement dans un ensemble, le plus souvent hétéroclite, d'institutions pédagogiques, universitaires, de recherches, voire d'expertise, aussi bien à Leningrad et à Moscou que dans les régions. Sans doute trop récemment introduite à l'université, et encore très souvent comme discipline optionnelle, l'ethnographie conserve sa place traditionnelle essentiellement au sein des musées académiques et régionaux qui par ailleurs continueront de servir de base aux futurs (et encore actuels) instituts de recherches ainsi qu'auprès de quelques institutions à vocation d'expertise. Cependant il faut constater que, dans l'ensemble, et malgré des avancées significatives en matière d'institutionnalisation, l'ethnographie soviétique ne trouve que rarement les moyens de pouvoir parler en son nom propre.

Au début des années 30, l'importance du musée se confirme en tant qu'institution centrale du développement de l'ethnographie. C'est par ailleurs à N. M. Matorin (1898-1936), en charge depuis 1929 de la supervision de l'ethnographie à l'échelon national, que l'on doit cet état de fait et cela pour de multiples raisons. Tout d'abord, on peut raisonnablement penser qu'il s'agit là de permettre à l'ethnographie de prendre pied le plus rapidement possible, puisque le réseau de musées ethnographiques existe déjà, sur une base institutionnelle lui permettant de renforcer sa légitimité scientifique. Puis, à partir de 1931, cette solution deviendra d'autant plus vitale qu'elle apparaîtra comme une solution de repli face aux tentatives manquées pour maintenir l'ethnographie en tant que discipline autonome et légitime au sein de l'université. Finalement, le choix de faire des musées d'ethno-

---

22. T. V. Stanjukovič, *Etnografičeskaja nauka i muzei (La science ethnographique et les musées)*, Leningrad, Nauka, 1978, p.200. Cette pratique est également décrite par V. A. Priščepova : « Dans les travaux des musées en général et pour le MAE en particulier, les années 30 caractérisent la dépréciation du rôle des objets. La préférence pour le compact, les slogans, les citations, les schémas, les photographies, les tableaux statistiques se retrouvait également lors des collectes, en conséquence de quoi les fonds accumulaient un grand nombre de matériaux papier [...] ». V. A. Priščepova, *Istorija formirovanija kollekcionnyh fondov otdela Srednej Azii i Kazahstana MAE (konec XIX-pervaja polovina XX vv.)*. Avtoreferat dissertacii na soiskanie učenoj stepeni kandidata Istoričeskikh nauk (*Histoire de la constitution des collections du département Asie centrale et Kazakhstan du MAE, fin XIX<sup>e</sup>-première moitié du XX<sup>e</sup>. Résumé de thèse de candidat en histoire*), Leningrad, 1991, p. 15.

graphie les lieux par excellence de la recherche devait permettre à l'ethnographie de se situer à un carrefour stratégique entre légitimité institutionnelle, scientifique et sociale. Ce dernier point est d'autant plus important qu'au travers des expositions, l'ethnographie et les ethnographes pouvaient espérer conquérir davantage de prestige auprès du public. De plus, le musée pouvant dégager des revenus, notamment par la vente de billets et autres petits articles en relation avec les expositions, ces institutions étaient en mesure de pouvoir financer certaines opérations, liées notamment à la publication. Cependant de façon symptomatique, N. M. Matorin échouera à réaliser la fusion « en un seul combinat » du Département d'ethnographie du Musée russe et du MAE, en un Musée unifié de *narodovedenie*<sup>23</sup>. À sa place, l'Institut d'anthropologie et d'ethnographie (IAE) sera créé en 1933.

Malgré la profonde déstabilisation des réseaux de musées ethnographiques en liaison avec les purges frappant le mouvement des études régionalistes (*kraevedenie*) et entraînant le rejet de l'objet muséal, l'approche muséographique ne sera pas pour autant déconsidérée. En 1934, le Département d'ethnographie du Musée russe de Leningrad devient le Musée d'État d'ethnographie des peuples d'URSS (Gosudarstvennyj Muzej Etnografii — GME). L'année suivante, c'est au tour du Musée central d'ethnographie (*narodovedenie*)<sup>24</sup> (Central'nyj Muzej Narodovedenija — CMN) d'être réorganisé. Devenu Musée des peuples d'URSS, installé à Moscou et placé sous la tutelle directe du Comité central du parti, il voit ses crédits considérablement augmenter, ce qui lui permet de développer ses expéditions, ses collectes et ses expositions<sup>25</sup>. Ce phénomène ira en s'amplifiant avec la reprise ou l'adaptation de « clichés »<sup>26</sup> concernant la diversité de la composition culturelle de l'URSS.

### La dimension ethnique du projet scientifique de N. Ja. Marr

La critique du concept d'*ethnos* a été d'autant plus aisée que S. M. Širokogorov n'a pas su prévenir le risque de dérapage inscrit dans les prétentions mêmes d'un tel concept. En effet, même s'il se prononce pour l'abandon du concept et de la théorie de la race, il n'en garde pas moins la notion, qu'il souhaite sans doute froidement scientifique, de « supériorité biologique » qu'il compare à une toute-puissance géologique<sup>27</sup>. Quelles que soient les intentions de l'auteur, les ambiguïtés s'accu-

23. « Hronika », *Sovetskaja etnografija*, 1-2, 1931, p. 165.

24. Ce musée a été créé en 1924, sur la base du Musée Rumjancev, à l'initiative de B. M. Sokolov (folkloriste et ethnographe) qui en devient le premier directeur.

25. I. I. Šangina, « Konceptcija komplektovanija sobranij etnografičeskich muzej (30-50 gody XX v.) » (La conception de la collecte dans les musées ethnographiques), in *Iz istorii formirovanija etnografičeskich kollekcij...*, op. cit., p. 134.

26. Voir à ce propos la remarquable étude de Yuri Slezkine sur les différentes représentations des populations du Nord, les fameux « petits peuples du Nord » durant la période soviétique. Y. Slezkine, *Arctic mirrors. Russia and the small peoples of the North*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1994.

27. S. M. Širokogorov, « La théorie de l'*ethnos*... », art. cit., p. 105.

mulent et sur bien des plans la théorie de l'*ethnos* proposée est si propice à la sur-interprétation, et quelque part si peu différente de la théorie raciale, que l'on comprend aisément les raisons qui ont conduit certains ethnographes soviétiques à s'en méfier. Cette réticence se retrouve également à l'égard du projet du linguiste archéologue N. Ja. Marr (1864-1934) visant à substituer le paradigme<sup>28</sup> « japhétique » au paradigme « scythe ». D'ailleurs, sur un point précis on trouve une correspondance entre les deux hommes<sup>29</sup>.

L'importance de la spécificité ethnique n'est pas uniquement à comprendre comme un enjeu à caractère interne soumis aux seules règles du processus de légitimation d'une discipline scientifique. La permanence tout au long des années 30 de l'ambiguïté du rapport rejet/réappropriation de l'étude de la spécificité ethnique et de la terminologie qui l'accompagne doit permettre de mieux comprendre l'importance accordée à la main mise sur la recherche ethnographique par N. Ja. Marr dans le but de voir confirmer ses espoirs placés dans les perspectives offertes par la politique stalinienne des nationalités.

On sait en effet l'étrange ambiguïté qu'entretient N. Ja. Marr à l'égard de la spécificité ethnique<sup>30</sup>. Dans un texte de 1927, Marr donne sa définition de la nationalité :

La nationalité (*nacional'nost'*) s'entend aujourd'hui, au stade embryonnaire, comme un phénomène exclusivement social, social et humain, et non de nature physique ou zoologique. Chaque nationalité est une survivance d'une étape définie du développement de l'histoire de l'humanité, de l'évolution de sa vie économique-politique soit partielle, soit globale, c'est-à-dire mondiale<sup>31</sup>.

À l'occasion de la 1<sup>re</sup> Conférence des historiens marxistes réunis à Moscou du 28 décembre au 4 janvier 1928, N. Ja. Marr fait part de son désarroi en matière de

28. Le projet scientifique de N. Ja. Marr, centré autour de différentes notions (autochtonie, développement par stade, les quatre éléments primordiaux Sal, Ber, Ion, Roš), était initialement destiné à répondre à l'énigme de l'origine du langage que Marr voyait incarnée dans un substrat tout autant ésotérique que délirant de langues dites japhétiques, en référence à la figure biblique de Japhet, troisième fils de Noé. À partir de la fin des années 20, gratifié du label d'approche marxiste à l'issue des vagues de réorganisations des sciences humaines et sociales soviétiques, ce projet devient progressivement le seul à pouvoir s'exprimer légitimement en matière d'ethnogenèse.

29. Cette correspondance se trouve être exprimée en ces termes : « Là où il existe des vestiges d'une langue disparue au milieu des populations qui ne la parlent pas, en même temps qu'une dissémination d'unités ethniques qui la parlent encore, ou qui parlent du moins un idiome qui en découle directement, on a tout lieu de croire qu'il a dû y avoir sur ce territoire un processus d'*ethnos* dominant. » S. M. Širokogorov, « La théorie de l'*ethnos*... », *art. cit.*, p. 107.

30. Voir N. Ja. Marr, « Jafetičeskij Kavkaz i tretij etničeskij element v sozidanii srednizemnomorskoj kul'tury » (Le Caucase japhétique et le troisième élément ethnique dans la constitution de la culture méditerranéenne), *Materialy po jafetičeskomu jazykoznaniju*, XI, Leipzig, 1920 et S. N. Bykovskij, « Jafetičeskij predok vostočnih slavjan — kimmerijcy » (L'ancêtre japhétique des Slaves orientaux : les Cimmériens), *Izvestija GAIMK*, t. 8, vyp. 8-10, 1931.

31. N. Ja. Marr, « Značenie i rol' izučenija nacmen'šinstva v Kraevedenii » (Importance et rôle de l'étude des minorités nationales pour les études régionalistes), in *id.*, *Izbrannye raboty (Travaux choisis)*, Moscou-Leningrad, GAIMK, t. 1, 1933, p. 235-236.

terminologie<sup>32</sup>. Comme il le fait avec constance depuis 1920, il s'oppose systématiquement à toute spécificité culturelle qu'il renvoie au processus désormais identifiable, depuis la japhétidologie, du développement par stade<sup>33</sup>. Pour ce qui est du concept d'*ethnos* à proprement parler, Marr feint de considérer qu'il reste indéfendable, tout autant qu'il en revendique la primauté en tant qu'objet d'étude<sup>34</sup>. Dans son ouvrage consacré au Caucase japhétique (1920), il n'hésite pas à mentionner les notions d'autochtonie, de peuple-souche, de diffusion et même de migration<sup>35</sup>. Dans un style très personnel, il parle même de l'existence de Japhétides « purs »<sup>36</sup>. Il va encore plus loin en faisant un parallèle entre les Japhétides et le peuple mythique des origines bibliques<sup>37</sup>.

Par la suite, N. Ja. Marr entreprend de « prouver » l'origine japhétique des langues indo-européennes. L'espace méditerranéen, à la croisée des chemins entre les langues indo-européennes, sémitiques et chamitiques, est le seul capable de lui fournir suffisamment de données pour ses conclusions. C'est ainsi que Marr va postuler que les langues indo-européennes méditerranéennes, telles que l'ibère, l'étrusque, étaient autochtones et s'étaient développées au sein du « milieu tribal japhétique »<sup>38</sup>.

L'*autochtonisme* est donc l'un des piliers de la japhétidologie. C'est lui qui jouera un rôle déterminant dans la pérennisation du discours marriste, du fait de l'ambiguïté mythique, c'est-à-dire de la possible dérive nationaliste qu'il enferme et que Marr va s'efforcer de contenir avec difficulté. En effet, ce dernier n'arrive pas à comprendre l'utilisation de raccourcis qui font parler par exemple d'un Caucase ossète. Il refuse obstinément toute identification ethnique trop précise et trop actuelle. Cependant, ce combat est vain puisque Marr va fournir aux élites locales et nationales, tout au long de ses recherches, les instruments d'une mythification de type nationaliste.

Si, dans ses premiers travaux soviétiques, on ne trouve guère la trace d'un véritable soubassement théorique de type évolutionniste, voire diffusionniste, N. Ja. Marr n'en exprime pas moins des convictions monogénistes et un intérêt marqué pour les phénomènes d'acculturation. Avec les années et les exégètes, l'œuvre de Marr se fera résolument évolutionniste et anti-diffusionniste. Encore faut-il s'entendre sur le sens de ce dernier terme. Il va de soi que pour Marr l'obliga-

32. N. Ja. Marr, « K voprosu ob istoričeskom processe v osvješčenii jafetičeskoj teorii » (De la question du procès historique à la lumière de la théorie japhétique), in *ibid.*, t. 3, 1934, p. 173.

33. N. Ja. Marr, « Značenje i rol' izučeniija nacmen'instva v Kraevedenii », *art. cit.*, p. 236.

34. N. Ja. Marr, *K bakinskoj diskussii o jafetidologii i marksizme (Du débat de Bakou à propos de la japhétidologie et du marxisme)*, Bakou, 1932, p. 42.

35. N. Ja. Marr, « Jafetičeskij Kavkaz... », *art. cit.*, p. 28.

36. *Ibid.*, p. 31

37. *Ibid.*, p. 43

38. N. Ja. Marr, « Ibero-etrusko-italskaja skreščennaja plemennaja sreda obrazovanija indoevropejskih jazikov » (Le milieu tribal métissé ibéro-étrusco-italiote de la formation des langues indo-européennes), in N. Ja. Marr, *Izbrannye raboty, op. cit.*, t. 1, 1933, p. 187-188.

tion d'emprunt technologique n'a de sens que parce que ce sont « ses » Japhétides qui propagent la métallurgie en Méditerranée.

La progressive « importation » des thématiques marristes dans la recherche ethnographique a eu pour conséquence une certaine forme de confiscation de la cartographie ethnique. En effet, la théorie japhétique est une grande consommatrice de données toponymiques directement tirées des fiches de recensement. N. Ja. Marr a beaucoup œuvré pour qu'à l'issue du démembrement de la KIPS et de la création consécutive de l'Institut pour l'étude des peuples de l'URSS (Institut Po Izučeniju Narodov SSSR — IPIN), le secteur Caucase de l'IPIN reste le seul habilité à poursuivre des activités cartographiques (région Nord-Caucase) d'après les données du recensement de 1926. Tous les autres secteurs de l'IPIN ont progressivement et essentiellement consacré leurs travaux à l'industrialisation, à la condition des femmes et des enfants dans les kolkhozes<sup>39</sup>. Il faut donc bien y voir une modification des plans d'organisation des travaux de l'IPIN tels qu'ils avaient été rendus publics lors de l'inauguration du nouvel Institut en février 1930. Ces derniers prévoyaient, en effet, en continuité avec les activités de la KIPS, la réalisation de cartes ethnographiques de l'URSS à l'usage des écoliers, celle d'un « annuaire » des peuples d'URSS ainsi que la préparation d'un atlas ethnographique de l'URSS au 1/420 000<sup>40</sup>.

### Les conséquences ambiguës de la victoire marriste

Au cours des années 1930, face à l'impératif de « marxiser » le marrisme et l'ethnographie avec lui, la prise en compte de la spécificité ethnique va connaître un regain d'intérêt peu commun. Hier encore arsenal de l'argumentaire fasciste, l'*ethnicité* opère un curieux revirement et s'installe en bonne place, à partir de la fin des années 1930, au cœur des théories officiellement marristes.

Planifiée dès 1932 en ethnographie, l'ethnogenèse s'est bien entendu constituée en champ de recherche spécifique bien avant cette date. Pour sa part N. Ja. Marr, dès le début des années 1920, concentrait son attention sur « l'ethnogenie ». Il affirmait que tous les peuples de la terre étaient issus d'une même matrice. Relayée par la japhétidologie, cette quête de l'origine des peuples aboutit à représenter les sociétés comme le résultat de croisements successifs, les conduisant à suivre une même évolution économique et sociale, en passant par les mêmes stades. Par ailleurs, ces groupes sociaux s'agrandissent à mesure qu'ils intègrent d'autres groupes et qu'ils passent de stade en stade. Cette conception a pris chez Marr le nom de *stadial'nost'* ou « théorie du développement par stade ».

Jusqu'au début des années 1930, les positions classiques de la *stadial'nost'* affirment que la langue étant une superstructure, l'apparition de toute nouvelle langue est

39. « Hronika » (Chronique), *Sovetskaja etnografija*, 1-2, 1931, p. 159.

40. M. G. Hudjakov, « Institut Po Izučeniju Narodov SSSR » (l'IPIN), *Etnografija*, 4, 1930, p. 86.

fonction du bouleversement des formations économiques et sociales. C'est ainsi que Marr expliquait que les langues japhétiques avaient donné naissance aux langues indo-européennes lors de la découverte puis de l'expansion de la métallurgie.

Disciple de N. Ja. Marr en ethnographie sans pour autant être ethnographe lui-même, S. N. Bykovskij use de la même logique pour appréhender l'évolution des sociétés qui, passant de petits groupes totémiques à une organisation clanique, seraient devenues des tribus. Les tribus conduisant aux peuples, ces derniers, via la Révolution socialiste mondiale, accèdent au niveau le plus abouti que représente la Société communiste internationale<sup>41</sup>. C'est donc sur fond de *stadial'nost'* et de quête des origines que S. N. Bykovskij pousse la logique marriste jusqu'à faire de la race une superstructure<sup>42</sup>. S'il est essentiel d'authentifier le passage et la filiation entre les différents groupes, par le biais des fouilles archéologiques, il convient d'éviter tout débordement patriotique lié à l'identification d'un peuple à son origine qui pourrait remonter, grâce à la *stadial'nost'*, à la nuit des temps. Les marristes n'oublient pas que l'ethnicité n'est qu'une stratification, un moment d'une société vouée à se transformer, comme tout le reste.

C'est ainsi que les Japhétiques ont donné naissance aux Cimmériens dont les Scythes sont les descendants. Ces derniers sont, à leur tour, la souche constituante des groupes slaves et finnois. Pour S. N. Bykovskij et pour l'ensemble des marristes, les Cimmériens ne constituent pas une entité spécifique que l'on nomme peuple. Ils sont un des stades, un des passages obligés dans le développement de tout *ethnos* vers le communisme<sup>43</sup>. Rien ne dure. Ni la langue, ni la culture, ni la religion et surtout pas la race. Le souci témoigné par les marristes de vider la notion de race de toute référence à un état originel de pureté est à mettre en relation avec l'essor d'un courant raciste dans les sciences sociales allemandes des années 30.

La primauté est alors accordée à l'idée d'un développement autonome qui se fait de manière constante et ininterrompue, passant de stade en stade jusqu'à la société de classe par le biais de l'intégration des groupes voisins<sup>44</sup>. Ainsi, dans la représentation linéaire de l'évolution par stades des sociétés, les marristes rejettent au second plan l'incidence voire l'existence même des déplacements de populations et des migrations.

À partir de 1932, les marristes voient, dans l'utilisation de la notion et du terme même de migration, un refus du substrat initial, une négation de la filiation culturelle.

41. V. A. Šnirelman, « Zloključenija odnoj nauki : etnogenetičeskie issledovanija i stalinskaja nacional'naja politika » (Les tribulations d'une science : les recherches ethnogénétiques et la politique des nationalités de Stalin), *Etnografičeskoe obozrenie*, 3, 1993, p. 55.

42. Ce principe se trouvera illustré dans un certain nombre d'expositions ethnographiques et d'anthropologie physique où le concept de race sera arraché de tous ses liens potentiels avec une *obščestvennaja sovokupnost'* pour être rattaché à la notion de *social'naja sovokupnost'* au même titre que la nation, le peuple, la classe et l'état (*soslovie*).

43. A. A. Formozov, « Arheologija i ideologija (20-30) » (Archéologie et idéologie dans les années 20-30), *Voprosy filosofii*, 2, 1993, p. 79.

44. *Ibid.*, p. 74 et V. A. Šnirelman, « Zloključenija odnoj nauki... », *art. cit.*, p. 53.

Outre les migrations, les marristes s'attaquent à toute explication ayant recours à la preuve biologique ou génétique. Marr se fait plus nuancé puisque, malgré sa participation à une publication dirigée par le généticien N. I. Vavilov (1887-1943) sur l'origine de la domestication animale, il se dit moins intéressé par la génétique que la génétique ne l'est par la japhétidologie<sup>45</sup> ...

Cependant, les dérapages et les actes de zèle se multiplient à l'encontre de N. I. Vavilov. Aux yeux des élèves de N. Ja. Marr, la théorie qu'il défend peut donner lieu à une interprétation chauvine, dans la mesure où on peut associer, par le biais de la *stadial'nost'*, une zone géographique et un peuple à l'origine de l'agriculture. De plus, toujours selon N. I. Vavilov, la diffusion des plantes cultivées ne peut se faire que par l'assimilation et les migrations. Or pour les marristes la théorie migrationniste est synonyme de racisme. Et le racisme est lui-même alors synonyme de fascisme. Ce credo conditionne l'argumentation de l'ouvrage de G. Grigor'ev publié en 1932, *K voprosu o proishozhdenii kul'turnyh rastenij* (*À propos de la question de l'origine des plantes cultivées*), préfacé par S. N. Bykovskij<sup>46</sup>.

Au terme d'un parcours dramatique qui conduira aussi bien S. N. Bykovskij, F. V. Kiparisov que V. B. Aptekar' devant le peloton d'exécution, on peut s'interroger sur l'opportunité du constat d'une victoire du marrisme, tant les marristes eux-mêmes ont chèrement payé l'officialisation d'un ensemble théorique tant de fois manipulé, reformulé, voire trahi.

Peut-on en effet parler de victoire lorsqu'aux théories offensives, basées sur « l'expansion et les migrations civilisatrices » des Germains, les marristes opposent une approche défensive centrée sur le développement autonome et autochtone des sociétés européennes, et notamment slaves, qui consacrera l'amorce d'un réaménagement graduel, jusqu'à sa réhabilitation définitive, de la notion d'ethnicité, de la fierté nationale et de la spécificité culturelle ?

La seule victoire réside sans conteste dans l'utilité et la malléabilité de l'ethnographie et du marrisme, qui ont permis la longévité du label « marriste » à défaut de garantir son contenu.

Comment pourrait-on envisager l'ethnographie sans objet de recherche ? C'est précisément ce qui a bien failli se produire dans les années 30 au cours des différents débats et prises de positions concernant la scientificité de l'*ethnicité* dont les principaux ethnographes soviétiques étaient pourtant les fervents défenseurs, pour des raisons de convictions politiques ou humanistes tout autant que par pragmatisme. En effet, pour être viable, l'utilisation de la différenciation ethnique comme élément central de la recherche ethnographique doit pouvoir donner lieu à des opérations de catégorisation, de dénombrement, d'illustration et d'exposition reproductibles, réutilisables, définissables et finalement légitimées.

---

45. N. Ja. Marr, *Doistorija, preistorija, istorija i myšlenie. K voprosu o metode i kadrah po obščestvennym naukam* (*Préhistoire, protohistoire, histoire et pensée. Le problème de la méthode et des cadres en sciences sociales*), Leningrad, Izd. GAIMK, 1933, p. 13.

46. A. A. Formozov, « Arheologija i ideologija (20-30) », *art. cit.*, p. 78.

Dans une ethnographie soviétique en train de se constituer, le concept d'*ethnos* n'a, par conséquent, pas eu le rôle que S. M. Širokogorov pensait lui voir jouer. Cependant, les rapports qu'entretenait son concepteur avec les plus grands représentants de l'ethnographie russe, jusqu'à son départ pour l'étranger en 1922, ne font qu'attester la modeste mais véritable diffusion de son projet scientifique.

Outil conceptuel parmi d'autres, l'*ethnos* a eu, notamment à la fin des années 20, un emploi d'une grande ambiguïté dans quelques-unes des étapes clés du processus de légitimation de l'ethnographie soviétique. Au moins à deux reprises, il est devenu l'un des principaux griefs mis en avant par quelques propagandistes marxisto-marristes dans leurs tentatives pour déstabiliser différents courants de l'ethnographie soviétique.

Moins légitime que les catégories de *narodnost'* ou de *nacional'nost'*, l'*ethnos*, qui ne figure dans aucun des questionnaires ou aucune des statistiques en vigueur, peut être perçu comme un concept à usage et à valeur internes, utilisé dans les débats académiques et permettant aux ethnographes de conserver la « normalité » de leur discipline consacrée à l'étude pluridisciplinaire des constantes ou structures du développement somatique, technologique et social de micro-sociétés.

La diversité des catégories classificatoires employées est sans aucun doute liée à la diversité des légitimités sur lesquelles se fondent les différents courants qui se réclament de ces différentes catégories. Il est cependant frappant de constater l'unicité du mode de légitimation et de faire-valoir scientifiques qui caractérise l'ethnographie soviétique, le mode d'expression de cette scientificité passant essentiellement par le prisme et les contraintes propres à l'institution, quasi unique, où elle trouve à s'épanouir, à savoir le musée.

Une étude croisée des destins des catégories d'ethnicité et de race durant la période des années 20-30, permettrait sans doute de mieux saisir les mécanismes qui ont conduit ethnographes, archéologues et anthropologues soviétiques à repenser leur cadre conceptuel au travers du prisme de « la science marxiste ».

*Université Victor Segalen  
Bordeaux 2*

*frederic\_bertrand@yahoo.com*

